

# La cellule (Becquemin&Sagot)

## **Road-movie péplum :extended version**

### Xavier Jullien - commissaire d'exposition et directeur de l'Espace d'arts plastiques Madeleine Lambert, Vénissieux, 2019

La cellule (Becquemin& Sagot) est un duo d'artistes, composé de Stéphanie Sagot et Emmanuelle Becquemin.

Les deux artistes produisent des fictions, sous la forme de films, de performances, de spectacles ou d'expositions, dans lesquelles elles se mettent en scène et – comme les meilleurs acteurs de l'Actors Studio – peuvent incarner toutes sortes de rôles : des vacancières en short de plage au Grau-du-Roi, des invitées de la haute bourgeoisie chez M. l'ambassadeur, ou encore des « rideuses » à l'air farouche et arborant des blousons à franges comme en mars 2019 à l'Espace arts plastiques Madeleine-Lambert avec leur exposition *Road-movie péplum*. Toujours portant des tenues appareillées, elles endossent ces rôles comme de fausses jumelles, interchangeable, parfois familières mais toujours distantes.

Pour étayer leurs récits et pour les besoins de la mise en scène, elles créent des accessoires, des décors, des costumes. Ces objets - nombreux dans l'exposition - sont présentés comme des vestiges archéologiques ou des artefacts de musée. La cellule (Becquemin&Sagot) a d'ailleurs inventé une entité qui les inventorie, les conserve et les diffuse : la Holding Archéologique de Septimanie. Elles s'inscrivent avec ce faux musée dans une longue histoire d'artistes qui détournent et s'approprient les règles de l'exposition et de la muséologie. L'institution muséale, d'habitude admise comme le « sanctuaire de l'authentique », est ainsi mise en doute et décrédibilisée : mettant à nu sa faillibilité, déjouant son autorité. Les deux artistes s'assurent aussi la complicité d'autres personnes pour consolider et ramifier la fiction, à la manière dont on fait appel, aux fameux « experts », dès qu'on aborde un sujet. On les entend aujourd'hui partout dans les médias, sans qu'on puisse toujours établir la certitude de leur compétence ou de leur désintéressement. Le visiteur de leur exposition est donc invité à douter...

Adeptes du détournement, elles font preuve d'un talent d'observation redoutable et font émerger dans leurs œuvres certains travers de nos sociétés de consommation. La norme sociale, les pressions publicitaires ou l'appauvrissement de l'imagerie du désir sont souvent ridiculisés dans leurs œuvres, avec un humour décalé et un sens aigu de la satire.

Puisant dans le quotidien le plus immédiat ou le plus trivial (centres commerciaux, spots télévisés, tubes de l'été), elles mélangent les genres et les références. Elles n'hésitent pas à juxtaposer des extraits de péplums hollywoodiens à de la musique pop, et bien d'autres références hétéroclites. Aplanissant les époques et les genres, elles font par exemple cohabiter dans l'exposition l'esthétique scolaire et compassée des conférences universitaires et le design déroutant d'une planche à repasser et de son fer, aérodynamiques et flammés à la façon d'un dragster tuné (synthétisant ainsi les registres de la virilité affichée et des tâches ménagères courantes).

Jouant avec les codes de la publicité, du cinéma à grand spectacle, de la conférence ou de la communication d'entreprise, La cellule (Becquemin&Sagot) traverse les époques comme on change de pièce, invente des situations improbables et produit de l'in vraisemblance avec un plaisir manifeste. Avant elles, d'autres artistes et courants artistiques de la modernité ont considéré le monde comme une immense et risible cours de récréation. Dada, par exemple, déclarait dans son manifeste de 1915 : « *Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire dans le progrès.* » Leurs œuvres – comme celles de La cellule (Becquemin&Sagot), mais certes sur d'autres modes et avec leur propre esthétique – recouraient déjà volontiers au collage et au détournement de références, à des fins critiques.

Plus proche chronologiquement, Pierrick Sorin s'est fait connaître dans les années 1990 avec de brèves vidéos diffusées à la télévision, dans lesquelles il se mettait lui-même en scène (parfois avec son double : l'immaturo Jean-Loup, également joué par lui). Son personnage désœuvré, les situations banales et les problèmes idiots avec lesquels il se débattait déjouaient toutes les attentes du téléspectateur, en maîtrisant et parodiant à la fois les codes de la télévision et ceux de l'art.

Recourant aussi à la régression et à l'idiotie comme arme critique, La cellule (Becquemin&Sagot) se glisse dans des personnages, se camoufle pour mieux s'infiltrer, utilise le langage appauvri de la communication moderne - la novlangue et ses poncifs - pour le rendre à son vide initial.

Le *Road-movie péplum* présenté à l'Espace arts plastiques de Vénissieux est le deuxième volet d'une trilogie, débutée en 2016 avec un *Road-movie pop-corn*, dans lequel elles se déplaçaient sur un tandem affublé d'une bétonnière, entre la Camargue et les grands ensembles balnéaires. La bicyclette des congés payés s'associait au béton de la Grande-Motte, tandis que les baskets en toile et les lunettes en plastique fumé faisaient d'elles des touristes crédibles. Ici, pour le deuxième volet de la saga, sous-titré « péplum », leurs personnages de Roma & Remula sont des héroïnes, incarnations féminines de Sisyphe ou Ulysse. Dans les œuvres présentées au Centre d'art de Vénissieux, on retrouve au premier plan un véhicule : le tandem modifié est ici remplacé par des « karts hoverboards » aux couleurs acidulées. Ces véhicules s'accordent à des tenues vestimentaires dans la même veine : casques verts pailletés à ailettes (rappelant celles qu'Herminès porte aux chevilles, ou encore celles d'un casque gaulois), baskets roses, pantalons de ski, franges assorties.

Dans la vidéo qui conclue l'exposition, les artistes s'engagent aux manettes de ces karts dans un périple urbain, filmant dans la rue et les quartiers néo-classiques de Montpellier, généreux en colonnes et dessinés par Ricardo Bofill. Se servant de la ville et la prenant pour décor, elles s'appliquent aussi à en détourner les références culturelles les plus artificielles, la parcourant d'un œil critique et narquois.

Dans l'Histoire de l'art récente, le côté masculin et phallique de l'architecture, avec son aspect parfois monumental, conquérant et ridicule, n'avait pas échappé aux artistes féministes des années 1970 et 1980, dont Anita Steckel. Dans une série de photos retouchées, intitulées *New-York Skyline*, elle a dessiné malicieusement des attributs masculins sur chaque toit de gratte-ciel de Manhattan, prolongeant ainsi cette surenchère de verticalité vers les nuages. Dans son exposition au Centre d'art de Vénissieux, La cellule (Becquemin&Sagot) s'empare de la colonne, cet élément premier de l'architecture de l'Antiquité. On trouve dans l'exposition trois « sculptures architecturales ». La première reprend le dessin de la place centrale du quartier contemporain d'Antigone à Montpellier. Redressée sur le côté et peinte couleur fuchsia, elle pourrait être interprétée comme le pendant féminin de cette architecture sévère néo-classique. Antigone, dans la pièce de Sophocle, est d'ailleurs une adolescente insoumise, qui défie l'autorité par amour fraternel et se tient « debout » pour résister obstinément, malgré sa fragile position dans une société patriarcale.

Plus loin on trouve une colonne palmier, inspirée de l'architecture byzantine. Et enfin, la troisième est une colonne d'inspiration grecque (avec ses cannelures et ses volutes caractéristiques en architecture classique de l'ordre ionique). Mais celle-ci est plus ambiguë : penchée vers le sol, elle ne peut plus jouer son rôle architectonique et structurant. Elle nous apparaît fragile et légère, faite non pas de marbre mais avec des matériaux très rudimentaires. Elle est évidée en son milieu et ce creux rappelle les représentations sculptées du yoni, symbole féminin dans l'hindouisme, souvent associé à son complément masculin, le lingam. On peut donc voir ici une référence universelle et interculturelle, incarnée dans un objet architectural hermaphrodite.

Donnant chair et matière à l'improbable et entraînant le visiteur dans leurs fictions, La cellule (Beckemins&Sagot) démonte les rouages bien huilés de notre environnement quotidien fait de réseaux sociaux, d'autopromotion, de communiqués lénifiants et de produits de consommation inutiles. Les artistes mettent à jour avec astuce et fantaisie un idéal de vie préfabriqué et facile, cassant les jouets que la société leur tend pour recycler leurs pauvres morceaux, inventant d'autres jeux de substitution dans lesquels l'individu peut exercer son doute et ainsi devenir sujet. Descartes l'avait bien pressenti : c'est quand on doute que l'on existe...